

00 C

Notre-Dame de Lourdes.



L'APPARITION DE LA STE. VIERGE
A LOURDES.

HISTOIRE DE BERNADETTE APRES
L'APPARITION

OTTAWA:

A VENDRE EN GROS ET EN DETAIL,

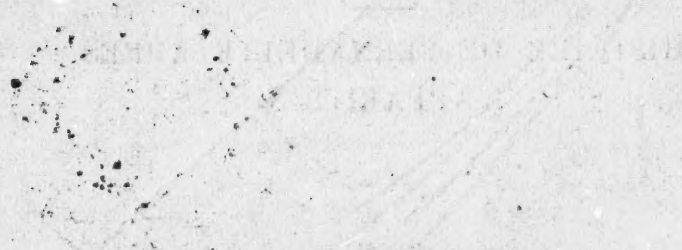
PAR J. A. FRASER, PHOTOGRAPHE, 104 Rue Sussex.

56

Notre-Dame de Lourdes



O. F. M. O.



B.A.B. Fraser & Co. Quebec
1891

Notre-Dame de Lourdes.



L'APPARITION DE LA STE. VIERGE
A LOURDES.

HISTOIRE DE BERNADETTE
L'APPARITION

OTTAWA:

A VENDRE EN GROS ET EN DETAIL,

PAR J. A. FRASER, PHOTOGRAPHE, 104 Rue Sussex.



Notre-Dame de Lourdes

1873
(50)

O. F. M. O. B. O.

L'ABBATÉ DE LA Vierge
L'ABBATÉ



114579

NOTRE-DAME DE LOURDES.

L'APPARITION DE LA STE. VIERGE A LOURDES.

CHAPITRE Ier.

La Ville de Lourdes.—Le Gave.—La Grotte de Massabielle.—L'Ile de Chalet.

LOURDES est une humble ville du diocèse de Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, au sud-ouest de la France. Ses maisons s'étalent à la base d'un rocher isolé, qui est un point avancé des Pyrénées, grandiose chaîne de montagne qui sépare la France de l'Espagne.

Le Gave, petite rivière aux eaux rapides, ombragées de frênes, d'aulnes et de peupliers, coule au pied du roc, du côté opposé à la ville. Il vient directement du midi ; mais après avoir brisé ses eaux au flanc du rocher, il change brusquement de direction, forme un coude à angle droit et se dirige vers l'ouest.

Une prise d'eau pratiquée dans le Gave, sur la rive gauche, donne naissance à un très fort canal, qui va rejoindre la rivière à un quart de lieue plus bas ; un moulin est construit à cheval sur ce canal, il sert de pont pour le traverser.

Un peu au-dessus de l'endroit où finit le canal, sur la rive gauche de celui-ci, s'élèvent les Roches Massabielle. C'est précisément en cet endroit-ci, que doivent se passer les événements merveilleux que nous avons à raconter.

La Roche Massabielle est percée à sa base de trois excavations irrégulières, superposées et communiquant ensemble comme pourraient le faire les trous d'une éponge gigantesque.

La première de ces excavations est au niveau du sol, de forme irrégulière, ayant à peu près douze pieds de

hauteur, à son point le plus élevé. Elle sert d'entrée à une grotte qui peut avoir 40 à 45 pieds, tant en largeur qu'en profondeur. Les deux autres ouvertures sont au-dessus de la première et servent à éclairer parfaitement la grotte. Un églantier, (rosier sauvage) poussé à l'entrée de la grotte, étendait ses longues tiges en forme de niche.

La langue de terre, comprise entre le canal et la rivière, s'appelle l'Ile du Chalet. C'est vis-à-vis de la pointe de cette ile, en descendant le Gave, que se trouve la grotte de Massabielle, à près d'un mille de distance de la ville de Lourdes.

La population de Lourdes, qui se montait à 4,000 âmes, était honnête et religieuse. L'éducation populaire ne laissait rien à désirer. Les écoles étaient bien fréquentées et les enfants n'en sortaient pas avant d'avoir reçu une instruction populaire complète. Les filles avaient l'avantage d'apprendre des sœurs pour maitresses. Outre les confréries pieuses, il y avait aussi, à Lourdes, des associations de charité et de secours mutuel pour les ouvriers.

CHAPITRE II.

Une pauvre famille : François Soubirous ; Louise Castérot ; l'enfant de Marie.

Nous connaissons Lourdes ; entrons maintenant dans une misérable maison de la rue des Petits fossés. Une famille de pauvres gens l'habite comme locataires.

Le père encore jeune, exerçait la profession de meunier, et il avait pendant quelques temps exploité, comme fermier, un petit moulin au nord de la ville, mais ce métier exige des avances, les gens du peuple ayant coutume de faire moudre à crédit, et pour cela le pauvre meunier avait été obligé de renoncer à la ferme, et il en était sorti dans un état d'indigence profonde.

En attendant des jours meilleurs, il travaillait non point chez lui, car il n'avait rien au monde, pas même

un petit jardin, mais de divers côtés, chez quelques voisins qui l'employaient de temps en temps comme journalier.

Il se nommait François Soubirous et était marié à une très honnête femme, Louise Castérot, qui était une bonne chrétienne et soutenait son courage.

Ils avaient quatre enfants ; deux filles, dont l'ainée avait environ 14 ans, et deux garçons beaucoup plus jeunes, le dernier avait à peine 3 ou 4 ans.

Depuis quinze jours leur fille ainée, une chétive enfant, demeurait avec eux. C'est cette petite fille qui doit jouer le principal rôle dans notre récit.

Lors de sa naissance, sa mère malade, avait dû la mettre en nourrice dans un village voisin. Ses parents payaient une piastre par mois pour son entretien. Lorsqu'elle fut en âge d'être utile et qu'il fut question de la reprendre dans la maison paternelle, les bons paysans qui l'avaient nourrie, s'aperçurent qu'ils s'étaient attachés à elle, aussi se chargèrent-ils d'elle pour rien, seulement ils l'employaient à garder les brebis. Elle grandit ainsi dans cette famille adoptive, passant toutes ses journées dans la solitude, sur les côteaux déserts où paissait son humble troupeau.

Loin de tout contact impur, s'entretenait avec la Vierge Marie, passant son temps et ses heures à lui adresser des prières, en égrenant son chapelet, elle conserva cette candeur absolue, et cette innocence du premier âge que le souffle du monde ternit si vite quelques fois, même chez les meilleurs.

Quoiqu'elle eût déjà quatorze ans, tout au plus si on lui en eût donné onze ou douze.—Sans être précisément malade, elle était sujette aux oppressions d'un asthme qui parfois la faisait beaucoup souffrir.

Elle n'avait encore reçu aucune instruction, elle ne savait ni lire, ni écrire. Bien plus, elle était tout à fait étrangère à la langue française et ne connaissait que le pauvre patois de son pays. On ne lui avait jamais appris son catéchisme. En cela aussi son ignorance était extrême : les simples prières Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu, et Gloire soit au Père répétées

en récitant le chapelet, c'était là tout son savoir religieux.

Il est inutile d'ajouter qu'elle n'avait pas fait sa première communion et c'était précisément pour l'y préparer que les Soubirous venaient de la prendre chez eux, à Lourdes, malgré leur excessive pauvreté. Elle était depuis deux semaines rentrée au logis paternel. Sa mère préoccupée de la frêle apparence de sa fille, surtout de cet asthme qui la fatiguait, avait pour elle des soins particuliers. Tandis que les autres enfants de la famille allaient les pieds nus dans leurs sabots, celle-ci avait des bas dans les siens, tandis que sa sœur et ses frères couraient librement au-dehors, elle était presque constamment utilisée à l'intérieur. L'enfant cependant habituée au grand air eut aimé à sortir.

CHAPITRE III.

Bernadette.—I. Apparition.

C'était le 11 février, 1858, le jeudi gras, jour où l'on commençait les réjouissances profanes qui précèdent le temps du carême. Pendant que presque partout se préparaient des festins et de joyeuses réunions, la famille des Soubirous n'avait pas même du bois pour préparer son maigre diner.

—Va ramasser un peu de bois sur le bord du Gave, dit la mère, à Marie, sa seconde fille.

Marie chausse ses sabots.

L'ainée la regardait avec envie.

—Permettez-moi de la suivre, dit-elle enfin à sa mère. Je rapporterai moi aussi mon petit paquet de bois.

—Non, répondit la tendre mère; tu tousses, tu prendrais du mal.

Une jeune fille de la maison voisine, Jeanne Abadie, âgée de quinze ans, était entrée sur ces entrefaites, et se disposait également à aller à la cueillette du bois. Toutes ensemble insistèrent et la mère se laissa fléchir.

Les trois enfants sortirent de la ville, et traversant le pont, arrivèrent bientôt sur la rive gauche du Gave,

dans l'île du Chalet, cherchant çà et là des débris de bois pour leurs petits fagots.

Elles descendaient la prairie, en suivant le cours du Gaye. La frêle enfant que la mère avait hésité à laisser sortir cheminait un peu en arrière. Elle n'avait pas été heureuse, son tablier était encore vide.

La pauvre petite était vêtue de haillons et pourtant son extérieur avait un attrait dont on ne pouvait se défendre. Ce n'est pas les yeux qu'elle charmait, mais le cœur. Tant d'innocence brillait dans ses traits enfantins, de douceur dans son bel œil noir, tant de beauté dans toute sa physionomie.

Son nom était aussi gracieux que sa personne, on l'appelait BERNADETTE.

Les trois petites filles étaient arrivées au fond de l'île du Chalet, en face de la Grotte de Massabielle.

Le moulin sur le canal était en réparation, on avait fermé l'écluse, de sorte que le canal était aisé à franchir. Jeanne et Marie ôtèrent bien vite leurs sabots de bois et traversèrent le ruisseau.

Et de suite elles se mirent à glaner le bois pour former leurs fagots. Bernadette, restée en arrière, se mit en frais de défaire sa chaussure pour les suivre. C'était alors à peu près l'heure de l'Angelus du midi.

Bernadette était en train d'ôter son premier bas, lorsqu'elle entend autour d'elle, comme le bruit d'un coup de vent, s'élevant dans la prairie. Elle crut à un ouragan soudain et se retourna, mais tout était immobile ; pas une seule branche des peupliers n'était agité.

—Je me serai trompée se dit-elle.

Elle se remit à se déchausser.

L'impétueux roulement du souffle inconnu se fait entendre de nouveau.

Bernadette lève la tête, regarde en face d'elle et veut pousser un cri qui étouffe dans sa gorge.

Elle frissonne de tous ses membres, éblouie, comme écrasée par ce qu'elle voit devant elle, s'affaisse sur elle-même et tombe à genoux.

Un spectacle vraiment inouï venait de frapper son regard. —C'était l'Apparition.

Au-dessus de la grotte, dans cette niche rustique formée par l'églantier, se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme éblouissante de gloire, et d'une incomparable splendeur.

Elle était d'une taille moyenne. Elle semblait toute jeune, et avait la grâce de la vingtième année.

La figure était ovale et d'une infinie douceur, les yeux bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé.

Une longue robe blanche tombait jusqu'au roc en plis majestueux, les pieds foulaient légèrement l'églantier. Une ceinture bleue comme le Ciel, nouée à moitié, tombait en deux longues bandes. Un voile blanc, enveloppant la tête, les épaules et le haut des bras, descendait jusqu'à terre.

Cet Être surnaturel salue l'enfant de ses bras pendants, gracieusement recourbés, sa tête s'incline avec bonté vers l'enfant, et sa bouche lui envoie le plus doux des sourires.

Bernadette tremblante cherche instinctivement son chapelet, comme un instrument de défense, et veut porter la main à son front pour se signer. Son bras retombe inerte, et c'est en vain qu'elle fait des efforts pour le soulever.... La frayeur la saisit. La Dame avait aussi un chapelet pendu à son poignet gauche; elle le prend de sa main droite, fait un grand signe de croix tel qu'on n'en fait qu'aux cieux, joint les mains et roule les grains blancs comme des gouttes de lait, qui glissaient l'un après l'autre entre ses doigts. Toutefois, les lèvres de l'Apparition demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut être en son propre cœur l'écho éternelle de la Salutation angélique, et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombaient sur les âmes, comme des perles de rosée dans le calice des fleurs.

Elle gardait le silence; mais son sourire semble dire à la bergère; fais donc comme moi! Bernadette l'imita; son bras lui obéit enfin, elle se signe et récite son chapelet.

Sa sœur, passée de l'autre côté de la rivière, la regarde;

elle la voit pâle, à genoux, l'œil fixe, et la fait remarquer à sa compagne.

—Oh ! la devote, dit celle-ci, quelle idée de venir prier ici ! c'est bien assez de prier à l'église.

—Bah ! laissons-la faire elle ne sait que prier Dieu !

Et les deux glaneuses se mirent à chercher du bois.

La petite Voyante resta près d'une heure à genoux, en extase. Enfin la Dame lui fait signe d'approcher. Bernatte n'osait remuer. La Dame étend les bras, sourit encore, s'incline comme pour un adieu. . . . Soudain l'enfant ne voit plus que le rocher noir, l'églantier nu, le paysage d'hiver terne et froid. . . . La niche était vide, la vision disparue. Bernadette se lève en soupirant, achève d'ôter son bas, et entre dans l'eau. Un cri de surprise lui échappe.

Oh ! menteuses que vous êtes, dit-elle, à ses compagnes, vous disiez que l'eau est si froide, et moi je la trouve toute chaude.

—Oh ! oui, joliment chaude, répliquent les enfants, l'eau du Gave chaude en hiver, quand elle est déjà glaciale en été.

—Eh ! bien, je vous dis que je la trouve douce comme l'eau chauffée pour la vaisselle.

La petite Marie accourt pour toucher les pieds mouillés de sa sœur ; ils étaient brûlants.

Sa compagne en eut aussi la preuve.

—Que tu es heureuse, dit-elle.

Ce fait merveilleux nous rappelle l'histoire de saint Wenceslas, roi de Bohême, qui avait une si ardente dévotion pour le Très-Saint Sacrement. Même pendant les nuits d'hiver, ce prince se levait pour aller prier dans l'église voisine de son palais. Une nuit, le serviteur qui l'accompagnait, se plaignait du froid excessif, le roi l'engagea à mettre ses pieds sur les traces de ses pas dans la neige, et cet homme se sentit réchauffé comme s'il eût exposé ses pieds sur un feu ardent, tant les flammes de l'amour divin embrassaient l'âme et le corps de son royal maître.

Bernadette remit ses bas et ses sabots et dit d'un air de mystère :

—Avez-vous vu quelque chose, vous autres ?

—Non, et toi ?

—Alors moi non plus, répond Bernadette embarrassée.

En revenant, elle confie pourtant son secret à sa sœur, qui la traite d'imbécile, et à sa mère qui lui dit : "C'est peut-être un mauvais esprit, je te défends de retourner à cette rive de Massabielle."

Bernadette avait l'habitude de dire tout haut la prière du soir à sa famille, en patois. Au moment de répéter l'invocation : O Marie, conçue sans péché priez pour nous ! Un sanglot étouffe sa voix, et des larmes s'arrêtent sous ses brunes paupières.

—Je n'ai rien, dit elle à sa mère qui l'interroge, mais il faut que je pleure.

CHAPITRE IV.

Nouvelles Apparitions.—Une demande de la Vision.—Extase de Bernadette —Il faut prier pour les pêcheurs.

L'Apparition avait allumé dans l'âme de la bergerette une passion insatiable de la revoir. Elle pensait sans cesse à la Dame du Rosier, mais elle n'osait demander de retourner à Massabielle.

Le dimanche, 14 février, après la grand'messe, plusieurs fillettes vinrent trouver Bernadette, et prièrent la mère Soubirous de leur permettre d'aller à la Grotte. Elle cède avec peine à leurs sollicitations.

Bernadette recommande aux enfants d'être sages, de prendre leurs chapelets, et se munit elle-même d'une bouteille d'eau bénite.

—Je ne sais pas ce qu'elle est, cette Dame, disait-elle avec une vague frayeur.

La jeune troupe s'agenouille à l'entrée de la Grotte et commence le chapelet.

—Elle est là ! s'écrie tout-à-coup Bernadette ; son accent est mêlé de frayeur et de joie ; elle étend son bras vers le rosier.

Ses compagnes regardent et ne voient rien.

—Si ! si ! Elle est là, elle sourit : oh ! voyez, elle nous salue !

La voix de Bernadette s'adoucissait ; son pale visage s'épanouissait comme une rose au contact du soleil matinal.

Elle ouvre la bouteille, se lève, avancé d'un pas vers l'églantier, et lance en l'air un peu d'eau bénite qui n'atteint pas la Vision, et qui retombe sur les branches du rosier comme des gouttes de rosée.

—Si vous êtes de la part de Dieu, venez, disait-elle en tremblant.

La Dame sourit, se rapproche et se penche avec amour vers Bernadette.

Quand je lui jette de l'eau bénite, dit l'enfant à ses compagnes, elle lève les yeux au ciel, et se penche vers moi... Vous ne la voyez pas, elle est là, elle nous regarde, elle sourit.... Maintenant elle tourne la tête.... Voyez ses pieds.... sa ceinture vole. Voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras... Oh ! elle est si belle ! A présent, elle prend son chapelet ; elle se signe.

Bernadette se remit à genoux, fit un grand signe de croix, entra dans l'immobilité, et récita son chapelet, le corps tendu comme si une force d'en haut la tirait, pale, les lèvres décolorées, les yeux élevés et fixes, elle restait là, comme une statue de sainte en extase.

Dans cette suspension de la vie vulgaire, ses compagnes crurent voir la mort. Elle va mourir, dirent-elles. Sa petite sœur pleurait.

—Sortons-là d'ici par force, s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, aidez-moi !

Les jeunes filles, saisissant Bernadette par le bras, essaient de la faire lever. Mais elle :

—Oh ! vous, n'en faites rien je ne m'en irai pas... je la vois toujours... je veux rester... !

Entraînée par ses compagnes, elle se cramponne avec ses doigts au rocher. Quand on l'en arrache, elle tourne la tête du côté du rosier.

Les enfants l'emmènent ; elle se débattait toujours.

—Vous n'en faites rien, répéta-t-elle, tenez, je la vois, je la vois encore ; elle me suit...

On l'entraîne sur le chemin de la ville, on la fait entrer dans le moulin de son père.

Bernadette était toujours hors d'elle-même ; elle s'élançait quand on la laissait libre ; elle tendait les bras, avec de petits cris inarticulés et tendres, elle se signait quelquefois. Un jeune homme lui couvrit les yeux : elle voyait encore.

La famille du meunier remarquait avec étonnement la beauté de l'enfant. Elle se souvint toujours de la blancheur de ses joues, de la lumière de son regard, de ce doux visage qui semblait être de fine cire. Bernadette souriait, et des larmes roulaient parmi ses sourires, comme des gouttes de rosée parmi les fleurs.

Les parents de Bernadette ne doutaient pas de la sincérité de leur enfant, et ne lui défendirent plus d'aller à la Grotte.

Plusieurs personnes vinrent chez eux pour interroger Bernadette ; le jeudi, 18, deux d'entre elles, madame Millet, et une jeune fille de la congrégation de la Sainte-Vierge, Antoinette Peyret, vinrent prendre Bernadette. Elles assistèrent toutes trois à la messe de cinq heures, et se rendirent de là aux Roches Massabielle. La jeune congréganiste pensant que l'apparition était peut-être quelqu'ame du Purgatoire, se munit d'un cierge, et madame Millet emporta de l'encre et du papier.

Une force surnaturelle emportait Bernadette ; ses compagnes ne pouvaient la suivre. Elle arrive s'agenouille devant la Grotte, commence son chapelet... elle pousse un cri de joie.....

— Elle est là, dit-elle doucement elle me fait signe d'avancer.

— Demande lui, dirent ses deux compagnes, si elle est fachée que nous soyons ici avec toi.

— Vous pouvez rester, répondit l'enfant, après avoir consulté la Dame invisible.

— Approche toi, puisqu'elle te fait signe, demande-lui qui elle est. Est ce une ame du purgatoire qui réclame des prières ? Prie-la d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire.

Bernadette prit le papier, l'encre et la plume, et s'a-

vança vers la Vision. Ses compagnes ayant voulu la suivre, elle leur fit signe de ne pas aller plus loin. Elle arriva au pied de l'églantier, éleva le papier et l'écriture, et resta là un instant, l'œil plongé dans l'ouverture de la niche. Ses compagnes ne l'entendirent point; elles la virent abaisser lentement ses bras, attendre un peu encore, et revenir avec son papier blanc.

—Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

—Oh ! Elle a ri, puis Elle m'a dit :

“Ce que j'ai à vous dire, il n'est pas nécessaire que je l'écrive.”

“Voudriez-vous me faire la grace de venir à cette grotte pendant quinze jours.”

Je le lui promis, dit Bernadette : l'image alors sourit, et me fit un signe de satisfaction.

A la promesse de Bernadette, Elle répondit par un solennel engagement :

—Et moi, dit-elle, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre.

A l'enfant qui lui accordait quelques jours, Elle assurait en compensation l'éternité.

—Elle te regarde en ce moment, dit Bernadette à Antoinette Peyret qui en fut toute saisie.

—Demande-lui, dirent les deux femmes si elle nous permet de revenir avec toi.

Bernadette fait la commission et leur répond qu'elles peuvent revenir.

Le vendredi 19, à l'aube du jour, l'enfant arrivait devant la Grotte, accompagnée de ses parents, et suivie d'une foule considérable. Cette foule, témoin multiple de ce prodige, fut avertie de la présence de l'Etre surnaturel par la transformation du visage de l'enfant ; elle palissait légèrement, comme si la nature fléchissait quelque peu en présence de l'Apparition qui se manifestait devant elle. Tous ses traits montaient, montaient, et entraient comme dans une région supérieure, comme dans un pays de gloire, exprimant des sentiments et des choses qui ne sont point d'ici-bas. La bouche entrouverte était béante d'admiration et paraissait aspirer le Ciel. Les yeux fixes et bienheureux, contemplaient une

beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente, que tous, pour ainsi dire, voyaient par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne, et vulgaire en l'état habituel, semblait ne pas appartenir à la terre.

Quelqu'un ayant voulu, avec un bâton, toucher l'églantier, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprima la crinte.—J'avais peur, dit-elle ensuite naïvement, qu'on ne touchât la Dame et qu'on ne lui fit du mal.

A un certain moment, l'Apparition parut reculer et comme s'enfoncer dans l'intérieur du rocher. Pour ne point la perdre de vue, la petite se rapprocha du fond de la Grotte en se traînant à genoux ; le visage de la belle Dame devint tout à coup triste et plein de larmes, comme à la Salette. Bernadette s'enhardit à lui demander : "Qu'avez-vous ? que faut-il faire ?—Prier pour les pécheurs," répondit la Mère de Miséricorde.

Et les assistants virent deux grosses larmes rouler sur les joues de Bernadette, tout émue de la douleur de la divine Mère. La joie reparut bientôt sur le visage de l'enfant, parce que celui de la Vierge avait repris sa grâce et sa sérénité.

Un instant après la vision avait disparu.

CHAPITRE V.

Emoi parmi le peuple.—Le clergé et l'autorité civile.—Persecution. Ruses du serpent.—Simplicité de la Colombe.

Le jour de la dernière apparition, était jour de marché à Lourdes. La foule était nombreuse et venue de toutes les directions et comme le bruit des choses étranges qui se passaient à la Roche Massabielle circulait à Lourdes, dès le soir même, tout le pays environnant fut informé de la nouvelle vraie ou fausse des visions de Bernadette. Le lendemain une centaine de personnes se trouvaient à la grotte lorsque Bernadette y arriva. Le sur-lendemain il y en avait quatre ou cinq cents. On en comptait plusieurs milliers le dimanche matin. Que voyait on cepen-

dant ? qu'entendait-on sous ces roches sauvages ? Rien, absolument rien, sinon une pauvre enfant en prière, qui disait voir et qui disait entendre ; et toute la population était en émoi, soulevée par une puissance irrésistible. Ce peuple simple et religieux, croyait et n'attendait pas que l'apparition se fût nommée pour la reconnaître. C'est la Ste. Vierge, disait-on de tous côtés dans la multitude.

Mais les savants, les philosophes du pays, ceux qui se nourrissaient de la lecture des mauvais journaux de Paris, criaient à la comédie, à l'imposture ; d'autres après avoir interrogé l'enfant, et entendu ses réponses simples, naturelles, sans aucune contradiction, avec un accent de vérité auquel il était impossible de se méprendre, disaient : cette petite fille est sincère, elle croit voir, et ne voit pas, elle croit entendre, et n'entend pas. Elle est atteinte d'une maladie, elle est cataleptique. Son cerveau est dérangé, etc.

Le clergé était fortement impressionné de ces faits, mais avec une sagesse remarquable, il se tenait dans une réserve absolue.

Le fait à ses yeux pouvait être naturel et produite par une comédie habile, ou une maladie étrange.

Il pouvait aussi être surnaturel, alors il fallait examiner si ce surnaturel était diabolique ou divin, Dieu à ses miracles, mais le démon a ses prestiges.

Le clergé ne se montra pas à la grotte, seulement M. Peyramale, le curé de l'endroit, chargea des laïques intelligents et sûrs de lui rendre compte de ce qui se passerait.

Aux fidèles qui l'interrogeaient, ni il leur permettait, ni il leur défendait de se trouver à la grotte, il leur laissait entière liberté de juger des faits par eux-mêmes.

Tandis que l'autorité ecclésiastique gardait cette sage réserve, l'autorité civile se préoccupait elle aussi du mouvement extraordinaire en train de se produire dans la ville et aux environs.

Il n'y avait aucun désordre, mais ces pèlerinages, cette enfant en extase, inquiétaient les fonctionnaires impériaux ; cette bureaucratie, à moitié impie, à moitié catholique, mais toujours hypocrite à l'image de son maître.

Quoi ! un miracle se produire en plein XIX^{ème} siècle, sous leurs yeux, sans leur autorisation, c'était un outrage fait à leur autorité, une atteinte contre la sûreté de l'Etat.

Attendons-nous donc à voir les nouveaux Pilates, citer le juste à leur tribunal. Mais s'il faut en gémir pour eux, il faut s'en réjouir pour la vérité, parce qu'elle sera encore plus éclatante et plus manifeste après l'épreuve qu'elle aura subie.

Le dimanche, 21 février, à l'issue des vêpres, Bernadette sortit de l'église avec la troupe des fidèles. Elle était, comme on le pense bien, l'objet de l'attention générale. On l'interrogeait, on l'entourait. La pauvre enfant, embarrassée de ce concours, répondait tout simplement, et tachait de percer la foule afin de rentrer chez elle.

En ce moment, un homme revêtu des insignes de la force publique, s'approcha d'elle et la toucha sur l'épaule :

—Au nom de la loi, dit-il !

—Que me voulez-vous, dit l'enfant ?

—J'ai ordre de vous prendre et de vous emmener.

—Et où ?

—Chez le commissaire de police.

Un murmure menaçant parcourut la multitude. Beaucoup de ceux qui étaient là avaient vu l'humble enfant transfigurée par l'extase divine, illuminée par les rayons d'en haut. Pour eux, cette petite fille bénie de Dieu avait quelque chose de sacré, aussi quand ils virent l'agent de la force publique porter la main sur elle, ils frémissèrent d'indignation et voulurent intervenir. Mais un prêtre qui sortait en cet instant de l'église, fit signe à la foule de se calmer :

—Laissez faire l'autorité, dit-il.

La multitude émue et troublée suivit Bernadette emmenée par l'agent officiel. Le commissariat de police n'était pas loin. Le sergent entra avec l'enfant, et la laissant seule dans le corridor, se retourna pour fermer la porte à la clef et au verrou.

Un instant après, Bernadette se trouvait en face du commissaire de police, M. Jacomet.

Une foule immense stationnait au dehors.

M. Jacomet, commissaire de police a joué dans les événements un rôle si notable, sinon honorable qu'il mérite une mention spéciale. C'est un homme de métier — la police française pouvait le compter au nombre de ses illustrations — intelligent, rusé, d'une finesse incontestable, aucune fourberie dont il ne sut délier tous les files, vrai œil de lynx qui savait sonder jusqu'aux derniers replis d'une conscience malhonnête, soupçonneux par habitude, se trouvait-il en face de l'honnêteté, de la candeur, de la simplicité, de l'innocence, il n'y voyait goutte, son regard habitué à sonder le mal, se troublait devant le bien, la vertu. Comme le hibou qui ne peut regarder le soleil, lorsque cet oiseau de nuit quitte son gîte en plein midi, il se cogne à tous les arbres, s'étourdit et se perd. Ainsi en sera-t-il de M. Jacomet en face de la pauvre petite Bernadette.

Lorsqu'elle entra dans la salle, il arrêta un instant sur elle ses yeux perçants et aigus. Mais tout aussitôt il prit un air de bonhomie et d'abandon. Lui, qui avait habituellement le verbe haut, se montra plus que poli avec la fille du meunier Soubirou.

Il la fit asseoir et prit pour l'interroger l'air d'un véritable ami.

— Il paraît que tu vois une belle Dame à la grotte de Massabielle. Raconte-moi tout.

L'enfant leva sur lui son beau regard innocent et se mit à raconter avec timidité les événements extraordinaires qui remplissaient sa vie depuis quelques jours.

M. Jacomet l'écoutait avec une vive attention, affectant toujours la bienveillance, et il prenait des notes sur un papier qu'il avait devant lui.

Quand Bernadette eut achevé son récit, le commissaire de plus en plus doux, lui posa des questions sans nombre, comme si sa piété se fût intéressé aux merveilles divines de la grotte. Ses questions étaient brèves et multipliées pour ne pas laisser à l'enfant le temps de réfléchir.

Bernadette répondait sans trouble, sans hésitation, avec assurance, comme s'il se fût agi d'une chose qu'elle eût eue sous les yeux.

La plume de M. Jacomet notait toutes ses réponses.

Après avoir vainement essayé d'embrouiller l'enfant, le redoutable agent de police prit sans transition, une physionomie menaçante et terrible et changea brusquement de langage.

— Tu mens, s'écria-t-il violemment et comme saisi d'une soudaine colère ; tu trompe tout le monde, et si tu ne confesses tout de suite la vérité, je te ferai prendre par les gendarmes.

La pauvre Bernadette fut aussi stupéfaite à l'aspect de ce changement subit que, si, croyant tenir en ses mains une offensive branche d'arbre elle eût senti tout à coup se tordre, s'agiter et apparaître entre ses doigts les anneaux glacés d'un serpent. Elle fut stupéfaite d'horreur, mais elle ne se troubla pas.

Le commissaire était debout, regardant la porte, comme s'il n'eût eu qu'un signe à faire pour appeler les gendarmes.

— Monsieur, dit Bernadette, avec une douce fermeté, vous pouvez me faire prendre par les gendarmes, mais je ne puis dire autre chose que ce que j'ai dit. C'est la vérité.

— C'est ce que nous allons voir, dit le commissaire.

Avec les notes qu'il avait en mains, il recommença ses questions espérant de faire entrer la petite fille en contradiction avec elle-même. Mais il épuisa en vain toutes ses finesses. Il se mit donc à mettre par écrit les réponses, à rédiger ce qu'on appelle en cour le procès verbal. Tout en écrivant, il lisait et ajoutait quelques variantes à la déposition de Bernadette, puis il lui disait—C'est bien cela ?

Bernadette répondait humblement, mais fermement :

— Non je n'ai pas dit cela, mais ceci, et elle rétablissait la vérité.

Le commissaire enfin lassé revint à la menace.

— Si tu continues d'aller à la grotte, je te fais mettre en prison et tu ne sortiras d'ici qu'en me promettant de n'y plus revenir.

J'ai promis à la vision d'y aller, dit l'enfant. Et puis quand arrive le moment, j'y suis poussée par quelque chose qui vient en moi.

L'interrogatoire touchait à sa fin, la multitude commençait à s'agiter—elle était inquiète sur le sort de l'enfant.—Tout-à-coup, la porte est rudement frappée. Jacomet se lève et ouvre avec colère.

Un homme entra tout effrayé.

—Que voulez-vous, lui dit Jacomet ?

—Je veux ma fille ! répondit le meunier Soubirous.

Jacomet devina sa peur, et prenant son ton de bonhomme, il lui dit en lui frappant sur l'épaule.

—Père Soubirous, prenez garde, prenez garde ! Votre fille est en train d'aller en prison, vous allez la ramener, mais à la condition de lui défendre de retourner à la grotte où elle joue la comédie.

Le pauvre père effrayé promit tout.

CHAPITRE VI.

Une épreuve.—Un secret ; une mission publique.—Pénitence.—L'Immaculée Conception ; Refuge des Pécheurs.—La Fontaine Miraculeuse.

Après sa résurrection, Notre-Seigneur apparut huit fois aux saintes femmes et aux apôtres, dans le but de vaincre leur incrédulité, incrédulité telle, qu'elle nous représente l'incrédulité de tous les temps. Les apôtres, informés par Marie-Madeleine des deux premières apparitions, prirent ces propos de femmes pour du "délire," et se gardèrent sagement d'y ajouter foi. (Matt. XXVIII) Quand Jésus apparaît à ses apôtres, ils croient d'abord voir un esprit ; (Luc XXIV,) aussi le Sauveur dit-il à St. Thomas : Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !

Le Seigneur dans la suite des siècles, a daigné apparaître quelquefois à ses saints et à quelques âmes privilégiées ; les apparitions de sa divine Mère sont plus fréquentes, comme si la terre fût son apanage spécial, mais en aucun lieu du monde Marie n'est apparue dix-huit fois de suite à la même personne, comme à Lourdes.

Quel charme de continuer le récit de cette merveilleuse histoire !

Le père Soubirous, intimidé par le commissaire de police, avait défendu à sa fille de retourner à la grotte.

Bernadette ne sait pas plus désobéir que mentir. Le lundi, 22 février, elle fut envoyée à l'école où elle se vit tournée en ridicule par quelques enfants et même par les religieuses. Elle sortit, le cœur gros, ne voulant pas désobéir à son père, et en même temps croyant mal faire en ne tenant pas la promesse qu'elle avait faite à la Dame de retourner à la grotte. Le ciel se chargea de résoudre ce problème. A l'instant où l'enfant sortait de l'école, une force irrésistible s'empara d'elle, et l'entraîna vers la grotte, comme une feuille enlevée par le vent. Elle se mit à genoux pour réciter son chapelet. Le temps s'écoula et la Vision ne se montra pas. Quelle épreuve pour l'enfantine bergère ! J'ai désobéi à mon père, mais je n'ai pu m'empêcher de venir ici. A toutes les questions, elle répondait, les larmes aux yeux : "Aujourd'hui "je n'ai rien vu je ne sais pas pourquoi."

—D'où viens-tu, lui dit son père. Tu dis qu'une force t'a emportée malgré toi.... Je te crois tu n'as jamais menti.... Eh ! bien, je ne te défends plus d'aller à Mas-sabielle.

Le lendemain, mardi 23 février, sixième jour de la quinzaine, Bernadette arrive devant la grotte, et bientôt elle entend une voix bien connue, qui l'appelle par son nom.

—J'ai à vous dire, disait la voix, un secret qui vous concerne seule, me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne ?

—Je vous le promets.

L'entretien continua ; aucun des assistants l'entendit.

"Comment, vous ne l'avez pas entendue ? disait l'enfant au sortir de son extase. La Dame parlait cependant tout haut. Elle a une voix si fine, si douce."

Nous n'essayerons pas de deviner ce secret, dit M. Lasserre ; nous considérerions comme un sacrilège d'écouter aux portes du ciel.

Qu'a-t-il été dit dans ces mystérieuses conversations où Celle, qui a porté en son sein la Parole éternelle, ouvrait son cœur à une enfant ?

Bernadette a reçu trois secrets qui la regardaient seule, avec ces mots formels de Marie :

—Je vous défends de le dire à personne.

La Mère de Dieu lui a aussi enseigné une prière, en la lui faisant répéter mot par mot avec une maternelle condescendance. Cette prière, l'enfant la récitait à toutes les apparitions, mais les plus vives instances n'ont pu obtenir qu'elle la fit connaître.

Elle entendit aussi une parole qui lui donnait sa mission publique. La grotte désormais sacrée, et les témoignages de sa présence ne suffisaient pas à Marie pour l'œuvre de sa miséricorde. Il lui fallait la main des hommes pour perpétuer ces souvenirs et l'aider dans ses desseins sur les âmes.

La Dame dit à l'enfant ;

—“Vous irez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle, et qu'on doit y venir en procession.”

Bernadette se rendit auprès de M. le curé de Lourdes pour lui faire sa commission.

—Sais-tu le nom de cette Dame ? lui demanda M. Peyramale.

—Elle ne m'a pas dit qui elle était.

—Ceux qui te croient, s'imaginent que c'est la Sainte-Vierge. Mais prends garde : tu es seule à dire que tu la vois ; si tu prétends faussement la voir dans cette grotte, tu prends le chemin de ne jamais la voir dans le ciel.

—Je ne sais pas si c'est la Sainte-Vierge, monsieur le curé ; mais je vois la Vision comme je vous vois, et elle me parle aussi vraiment que vous me parlez.

—Je ne puis, reprit M. le curé, m'en rapporter à toi, tu le comprends. Dis à cette Dame qu'il faut qu'elle se fasse connaître. Si elle est la Sainte-Vierge, qu'elle le montre par quelque miracle. Elle t'apparaît, me dis-tu, sur un rosier sauvage. Nous sommes en février : dis lui de ma part, que si elle veut un sanctuaire, qu'elle fasse fleurir le rosier où elle t'apparaît.

Le bon curé demandait ainsi un miracle à la Dame inconnue qu'il devait bientôt appeler Notre-Dame.

Bernadette rêvint le lendemain au presbytère.

—Eh ! bien, lui demanda le curé, l'as-tu vue encore aujourd'hui ?

—Je l'ai vue et je lui ai dit : “M. le curé vous de-

“mande quelques preuves, par exemple, de faire fleurir le rosier qui est sous vos pieds ; parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres, et qu’ils ne veulent pas s’en rapporter à moi.” Alors elle a souri, mais sans parler.

Pendant que l’enfant contemplait l’Apparition, on la vit baisser la terre, puis se traîner sur les genoux, et en touchant souvent le sol de ses lèvres, monter la raide pente qui s’élevait en face d’elle vers le rosier. La Vision lui avait dit :

—Vous prierez Dieu pour les pêcheurs. Vous baiserez la terre pour la conversion des pêcheurs.

Et Elle lui faisait signe d’avancer à genoux. Après avoir baisé la terre, Bernadette, relevant la tête, cherchait l’Apparition ; elle la voyait reculer lentement, et elle la suivait en multipliant ses baisers de pénitence. Elle se tourna vers les assistants, et leur fit signe de s’incliner. Ils ne le firent pas. Alors son doigt se passa sur ses lèvres, et se dirigea impérieusement vers la terre avec une énergique autorité. Le geste et le regard disait à tous : Vous aussi baisiez la terre !

Plusieurs se couchèrent, vaincus par l’autorité surnaturelle de cette chétive enfant, et collèrent leurs lèvres sur le sable.

Bernadette redescendit à genoux, baisant toujours la terre.

Depuis lors la pénitence pour les pêcheurs fut redemandée à Bernadette. Elle montait et descendait une seule fois, pendant l’Apparition et toujours en silence ; un jour seulement on l’entendit pendant sa marche prononcer ces mots :

—Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !

Une matinée, elle fit plusieurs de ces laborieuses ascensions. Son visage était dans un continuel épanouissement de bonheur ; une teinte de tristesse douce le voila par instants, et alors même le sourire y restait mélancolique et heureux. La Vierge souriait aussi aux yeux de Bernadette, et couronnait sa pénitence par ce ravissant témoignage de divine joie.

On se souvient encore avec étonnement de la légèreté que l’enfant déployait dans cette difficile marche à genoux.

—J'ai cru plusieurs fois, écrit un témoin oculaire, que des êtres invisibles la soutenait pour monter et descendre si précipitamment.

On lui demanda le premier jour :

—Mais pourquoi as-tu marché à genoux et baisé la terre ?

—La Vision me l'a commandé ; c'est une pénitence pour moi et pour les autres.

—Pourquoi nous as-tu fait signe de baiser la terre ?

—La Vision voulait dire que vous devez, vous aussi, faire pénitence pour les pêcheurs.

Plus d'un an après, les ecclésiastiques lui disaient :

—Mais c'est bien étrange que la Sainte-Vierge vous ait demandé tout cela ! Ce sont des choses extraordinaires et qui ne paraissent pas raisonnables.

Elle répondit en baissant les yeux et d'un ton pénétré qui les frappa :

—Ah ! ... pour la conversion des pêcheurs ! ...

Le cœur de Marie se révélait ! Les pêcheurs ! voilà ceux qu'elle appelle par l'humiliation et la prière de Bernadette. Les pêcheurs ! voilà ceux qu'elle cherche aussi par les miracles qui s'apprêtent à couler de la fontaine miraculeusement apparue. Si dans la Grotte elle fait jaillir une source de guérisons prodigieuses, c'est surtout pour y attirer les âmes malades et pour annoncer aux malheureux qui tremblent à la pensée de la justice divine, qu'ils retrouveront dans ce creux de rocher, le "Refuge des pêcheurs."

Bientôt l'Apparition dira : Je suis l'Immaculé Conception. Tout est là : il faut se faire pénitent pour devenir immaculé ; il faut nous reformer en Marie pour mériter de recevoir Jésus.

Le jeudi, 25 février, la Vision dit à la voyante : "Ma fille, je veux vous confier, toujours pour vous seule, un dernier secret.

Et Bernadette écoutait l'ineffable harmonie de cette parole qui charmait, il y a dix-huit cents ans, les oreilles filiales de l'Enfant-Dieu.

Puis la Dame ajouta :

—Allez boire à la fontaine et vous y laver : vous mangerez de cette herbe qui est là.

—L'enfant qui n'avait point remarqué de fontaine, se disposait à s'approcher du Gave. Mais la Vision lui indiquait des yeux et de son bras étendu l'endroit où Elle l'invitait à se rendre. C'était au fond de la grotte, où il n'y avait jamais eu de source. Bernadette y monta, et ne voyant pas d'eau, confia d'un regard son embarras à la Dame du rocher. Sur un nouveau signe, l'enfant se baissa, et se mit à gratter la terre avec ses petits doigts. Tout à coup une onde mystérieuse filtra sous ses mains, mais mêlée à la terre, elle était toute bourbeuse. Trois fois la bergère la porta à ses lèvres, trois fois elle la rejeta, sans avoir pu vaincre sa répugnance. Enfin elle le surmonta, sur un regard de la Dame, elle aspira ce mélange bourbeux; puis en prenant encore de cette eau dans le creux de sa main, elle la passa toute ruisselante sur son visage.

—Oh! voyez donc, voyez, disait-on, comme elle se salit, cette pauvre enfant !.....

Bernadette, de ses doigts mouillés, cueillait en ce moment quelques brins d'herbe qui poussaient dans la grotte; elle les mangea.

Le respect religieux, dont on l'entourait, hésita un instant devant ces actes étranges.

—Mais que fait-elle?..... elle est folle !..... disaient les spectateurs étonnés.

Cependant l'eau de la source naissante grandissait à vue d'œil. Au bout de quelques jours, elle était grosse comme le bras d'un enfant. Dans la suite, on l'a mesurée avec une précision mathématique: dès les premières semaines, elle donnait "quatre-vingt cinq pintes par minute; cinq mille cent pintes par heures; c'est à dire par jour, cent vingt-deux mille quatre cents pintes."

Le lendemain, 26 février, l'Apparition ne se montra pas, peut-être pour prémunir l'enfant contre le danger de la vaine gloire; on commençait à la vénérer et à dire quand elle passait: Voici la sainte. Humiliée et désolée de l'absence de la belle Dame, Bernadette s'en retourna en pleurant.

A la place de l'apparition accoutumée, la foule pouvait voir la source, vivant témoignage de la toute-puissance

de la Dame mystérieuse. Le curé de Lourdes avait demandé un signe, au lieu du très-petit qu'il avait cru devoir désigner, la Vierge venait de lui en donner un très-grand, et non-seulement à lui, mais à tous. Le rosier fleuri n'eût été qu'un simple miracle, un miracle d'agrément, bien frêle, bien passager; la source surnaturelle était non-seulement un miracle et un grand miracle, mais un miracle permanent, une source intarissable de miracles.

CHAPITRE VII.

Faveurs miraculeuses. — Transports de reconnaissance. — Le dernier adieu; le dernier sourire de la Vierge.

L'idée que l'eau pouvait guérir les maladies vint d'elle-même à l'esprit de tous. Aussi, dès le matin le bruit de quelques guérisons commença à se répandre.

Il y avait alors dans la ville un pauvre ouvrier, connu de tous. C'était un ouvrier carrier, nommé Louis Bourriette. Depuis 20 ans, un grand malheur l'avait frappé. En travaillant à une mine, un éclat de rocher lui avait labouré la figure et écrasé l'œil droit. Grâce à des soins intelligents, il avait recouvré la santé, mais il avait perdu l'usage de l'œil droit complètement, ce qui lui nuisait considérablement dans ses travaux.

Entendant parler de la source merveilleuse, il appela sa fille.

— Va me chercher de cette eau, dit-il. La Ste.-Vierge, si c'est elle, n'a qu'à le vouloir pour me guérir.

Une demi-heure après, l'enfant apportait dans un vase un peu de cette eau à son père qui se mit à en frotter son œil malade, que quelques instants auparavant, il croyait à jamais perdu.

Presqu'aussitôt, il poussa un grand cri et se mit à trembler, tant son émotion était grande. Un miracle soudain s'accomplissait en sa vue. La lumière se fait pour cet œil depuis si longtemps enveloppé d'une nuit épaisse.

Le lendemain, Bourriette rencontra son médecin sur la place publique. Il court à lui :

— Je suis guéri, dit-il.

— Pas possible, reprend le médecin, vous êtes incurable.

— Ce n'est pas la médecine qui m'a guéri, répond le carrier avec émotion, c'est la Vierge de la grotte.

Le docteur souriant d'incrédulité, tire de sa poche son "agenda" et écrit sur une feuille quelques mots au crayon. Puis d'une main il ferme l'œil gauche de Bourriette et présente à son œil droit ce qu'il venait d'écrire. Si vous lisez, dit-il, je vous croirai, et il souriait malignement, sûr de son triomphe. Les gens qui se promenaient sur la place s'étaient groupés autour d'eux.

Bourriette, de son œil jadis mort, regarde le papier et lit à haute voix :

— "Bourriette a une "amaurose" incurable et il ne guérira jamais."

Le foudre tombant aux pieds du savant médecin ne l'eut pas plus stupéfait que la voix de Bourriette lisant ainsi cette ligne légèrement tracée au crayon.

M. le Docteur, en homme de conscience, reconnut franchement et proclama sans hésiter que, dans cette guérison soudaine d'un mal incurable, il y avait l'action d'une puissance supérieure.

— Je ne puis le nier, dit-il c'est un miracle, un vrai miracle, n'en déplaise à moi-même et à mes confrères.

Bourriette était fou de joie et publiait partout les merveilles de sa guérison. L'association des ouvriers carriers, dont Bourriette faisait partie, allèrent le jour même tracer un chemin à la grotte et creusèrent un petit réservoir au-dessus de la source pour recevoir l'eau miraculeuse.

L'enthousiasme était grand parmi la population. Les multitudes allaient et venaient à la source. Le soir, une foule considérable de riches, de pauvres, d'hommes, de femmes et d'enfants, s'y rendit avec des cierges et des bougies, et au milieu du silence de la nuit à la lueur de ces flambeaux un chant de reconnaissance et d'allégresse s'éleva de tous ces cœurs pour célébrer la mère

admirable qui daignait visiter de sa personne et de ses faveurs cette solitude qui lui sera désormais pour toujours consacrée.

La Dame de la grotte avait suffisamment manifestée sa puissance. Et elle ne tarda pas à révéler son nom à l'enfant de sa prédilection, à l'humble Bernadette en lui disant dans une nouvelle apparition : "Je suis l'Immaculée Conception."

Les miracles opérés à la grotte ou avec l'eau de la source, se comptèrent bientôt par centaines et par milliers. Pour en favoriser l'accès, les ouvriers de Lourdes se mirent à élargir le sentier déjà tracé. En certains endroits, ils avaient à tailler le roc vif, mais rien ne rebutait leur zèle ; ni le temps, ni les dépenses, ni les fatigues. — Qui vous paiera, leur disait-on.

La Sainte Vierge, répondaient-ils.

Après leur travail, ils faisaient une prière commune et s'en retournaient heureux. On brûlait des cierges dans la grotte, on y déposait des *ex voto*, des statues, en témoignage de reconnaissance. Pour protéger ces objets contre les accidents, les ouvriers élevèrent une petite balustrade. Quelques personnes ayant obtenu des grâces singulières y apportèrent leurs petites croix d'or avec la chaîne ; comme on parlait d'élever une chapelle à Notre-Dame de Lourdes, on se mit à y jeter de l'argent. Des milliers de francs se trouvèrent ainsi exposés en plein air, nuit et jour, protégés seulement par le respect qu'inspirait le lieu.

Le mardi 2 mars, Bernadette retourna chez le curé pour lui renouveler la demande de la Dame.

— Je te crois, lui dit M. Peyramale, mais il faut que j'en parle à mon évêque.

Le mercredi 3 mars, la multitude envahit la Grotte, malgré les troupes et les gendarmes qu'on avait échelonnés sur le chemin, pour empêcher la Reine du Ciel de fomentér une émeute contre l'autorité de l'empereur Napoléon III.

C'était le dernier de ces quinze jours pendant lesquels Bernadette faisait à la Reine du Ciel la grâce de venir à la Grotte. Après avoir entendu la messe, selon sa cou-

tume, elle parut, précédée d'un gendarme, qui marchait le sabre au poing, pour ouvrir les rangs de la foule. Bientôt l'extase commença comme chaque jour. L'enfant alla boire à la fontaine, accomplit, en effleurant la terre de ses genoux et de ses lèvres, la pénitence accoutumée pour les pêcheurs. Rien de nouveau ne signala l'Apparition du 4 mars. Bernadette annonça par ses saluts à la Vision, que la Vierge allait disparaître, elle reçut son dernier adieu, son dernier sourire; vit une dernière fois l'éclat de son auréole palir et se perdre, soupira..... C'était fini.

Elle reprit le bras de sa tante et se retira : mais ce jour là elle eut une longue tristesse. Elle craignait de ne plus revoir l'Apparition.

Un grand miracle fut la clôture de la quinzaine des miracles. Un enfant de deux ans, Justin Bouhohorts, se mourait de consommation dans une pauvre maison de Lourdes.

—Il est mort, disait le père.

—Il n'est pas mort, s'écria la mère, et la Vierge de la Grotte va me le guérir.

Elle tire du berceau l'enfant déjà raide et immobile, l'enveloppe dans son tablier, court comme une folle à la fontaine, et plonge ce petit corps tout nu dans l'onde miraculeuse. Le froid était glacial.

—Elle va tuer son enfant, elle est folle, disait-on autour d'elle.

Sans se soucier des exclamations de la foule, elle tint pendant un quart-d'heure son fils dans l'eau glacée. Le corps de l'enfant était toujours sans mouvement; la mère le retire enfin de l'eau, le ramène chez elle en priant, et le remet dans son berceau. Il respire, il est sauvé !

Spectacle sublime de la foi catholique, remarque M. Lasserre. Cette femme précipitait son fils agonisant dans le plus éminent des périls terrestres pour y chercher, au nom de la Vierge Marie, la guérison venant du ciel. Elle le poussait naturellement vers la mort pour le conduire surnaturellement à la Vie !—Jésus loua la foi du centenier. En vérité, celle de cette mère, nous paraît plus admirable encore.

CHAPITRE VIII.

*Pelerins distingués.—Enquete Officielle.—Guérison touchante.—
Le miracle de l'Apparition reconnu.*

Le clergé ne s'était pas encore montré à la grotte. Il ne faut pas croire toutefois qu'il restât insensible aux merveilles qui s'accomplissaient. Le curé de Lourdes pour un n'avait plus besoin de preuves pour croire à l'Apparition, et au caractère tout divin des choses qui s'opéraient à la Roche Massabielle.

Il avait fait un rapport à Mgr. l'Evêque de Tarbes de tout ce qui se passait. Mais le digne Prélat lui avait répondu d'attendre et d'examiner, lui disant que s'il fallait être prudent une fois dans les choses de la terre, il fallait l'être cent fois dans celles de la religion.

Les persécutions de l'autorité civile n'arrêtèrent en rien la ferveur des fidèles, qui se trouvait de jour en jour alimentée par les merveilles qui continuaient de s'opérer sous leur yeux.

Des personnes de tout rang, parmi lesquelles trois évêques, arrivaient de tous les points de la France à Lourdes pour vénérer la Vierge de la Roche Massabielle.

En présence de pareilles manifestations, Mgr. l'Evêque de Tarbes crut que le temps était venu de rompre le silence et le 28 juillet il publia un ordonnance établissant une commission pour s'enquérir des faits qui se produisaient depuis six mois à l'occasion de l'apparition de la grotte.

Cette commission était composée de prêtres distingués par leur sagesse et leur science. On procéda avec lenteur et précaution. Quatre mois seulement après son institution, la commission commença son enquête à Lourdes d'abord et puis hors de Lourdes. Elle parcourut non-seulement le diocèse de Tarbes, mais encore les deux diocèses voisins, examina scrupuleusement et dans toutes leurs circonstances les cas de guérison. Trois savants médecins assistaient la commission dans ses recherches.

La commission constata un grand nombre de miracles. En voici un qui eut lieu dans la ville de Nay.

Dans cette ville, une femme déjà parvenue à la vieillesse, était sur le point de mourir.

Sa vie, depuis 24 à 25 ans n'avait été qu'une longue suite de douleurs. Frappée en 1842 par le choléra, elle était demeurée à peu près paralysée de tout le côté gauche. Elle ne parvenait à faire quelques pas dans l'intérieur de la maison qu'en s'appuyant contre les murs ou contre les meubles. Il lui était impossible sans le secours d'autrui soit de se mettre à genoux, soit de se relever. Son tempérament général s'était senti, comme ses membres, des suites de ce terrible fléau. Elle était en proie à de continuels vomissements de sang. L'estomac était hors d'état de supporter des aliments solides.

Depuis seize ou dix-huit mois, son état s'était aggravé. Mme. Rizan, tel était son nom, avait quitté le vieux fauteuil pour le lit. Elle ne pouvait y faire un mouvement, tant elle était infirme. Elle n'était plus qu'une masse inerte.

Deux médecins l'avaient successivement soignée, la jugeant incurable, ils ne la visitaient plus qu'à titre d'amis et refusaient de lui donner des remèdes.

Elle souffrait partout horriblement.

Sur le côté en plusieurs endroits, sa peau était usée par le long frottement du lit et laissait voir la chair toute dénudée et sanglante. La mort approchait.

Mme. Rizan avait deux enfants. Sa fille, nommée Lubine, demeurait avec elle et la soignait avec un dévouement sans mesure. Son fils était à Bordeaux dans une maison de commerce. Il était venu passer quelques jours avec sa mère et recevoir avec ses derniers adieux sa dernière bénédiction.

La mourante avait reçu l'extrême onction. Son agonie se prolongeait.

Au milieu de ses souffrances, on lui entendait souvent dire : Mon Dieu, accordez moi de guérir ou de mourir.

Sur ces entrefaites, elle fit demander de l'eau de la Grotte, par une de ses voisines, Mme. Nessons, qui se rendait à Lourdes.

Le 16 octobre, une crise violente annonça la mort. Le soir, un prêtre en la quittant avait dit :—Pauvre femme,

avant le jour elle sera morte. Je ne la reverrai plus qu'en paradis.

La nuit était venue. La solitude s'était faite dans la maison. Lubine priait près du lit de sa mère.

Minuit venait de sonner.

—Ma fille, dit l'agonisante.

Que voulez-vous ma mère, dit-elle en lui prenant la main.

—Ma chère enfant, dit la malade, d'une voix qui semblait sortir d'un songe profond, va chez Madame Nessons. Demande-lui un verre d'eau de la grotte. C'est cette eau qui doit me guérir. La Vierge Sainte le veut.

—Ma bonne mère, je ne puis vous laisser au milieu de la nuit. Tout le monde est couché chez Mme. Nessons. Demain matin j'irai en chercher dès la première heure.

La malade se tut. La nuit se passa et fut longue.

Le lendemain, c'était dimanche. Les joyeuses cloches annoncèrent la lueur du jour. L'angelus du matin portait à la Vierge Marie les prières de la terre.

Lubine courut chez Mme. Nessons et revint aussitôt portant une bouteille d'eau de la grotte.

—Tenez, ma mère, buvez et que la Ste. Vierge vienne à votre secours.

Mme. Rizan porta le verre à ses lèvres et en avala quelques gorgées.

—O ma fille, ma fille, s'écria-t-elle, c'est la vie que je bois. Il y a la vie dans cette eau. Frotte-m'en le visage, frotte-m'en les bras, frotte-m'en tout le corps.

Toute tremblante et hors d'elle-même, Lubine trempa un linge dans l'eau miraculeuse et lava le visage de sa mère.

—Je me sens guérie, s'écria-t-elle d'une voix devenue claire et forte, je me sens guérie !

Lubine épongeait les membres paralysés et enflés de la malade.

Avec une ivresse de bonheur, mêlée de je ne sais quel frisson d'épouvante, elle voyait l'enflure énorme disparaître soudainement sous le mouvement de sa main et la peau prendre son aspect naturel. Subitement, pleinement, sans transition, la santé et la vie renaissaient sous ses doigts.

—Il me semble, disait la mère, qu'il sort de moi par tout le corps comme des boutons brulants.

Tout cela s'était accompli en un instant. En une minute ou deux Mme. Rizan avait retrouvé toutes ses forces.

—Je suis guérie, tout-à-fait guérie, s'écria t-elle, que la Sainte Vierge est bonne, qu'elle est puissante.

L'appétit vint à la malade.

—Lubine, ma chère Lubine, j'ai faim, disait la mère, donne-moi de la viande. Je n'en ai pas mangé depuis vingt-quatre ans.

Mme. Rizan but et mangea.

—Maintenant, dit elle, je veux me lever,

—Ce n'est pas possible, ma mère, dit Lubine.

La pauvre enfant tremblait de voir ce miracle si inespéré s'évanouir tout-à-coup.

Mme. Rizan insista et demanda ses vêtements. Ils étaient depuis bien des mois pilés dans l'armoire d'une pièce voisine. Lubine sortit pour aller les chercher.

Elle rentra presque aussitôt. En apercevant sa mère hors du lit et agenouillée au pied d'une statue de la Vierge, elle poussa un cri de surprise, elle était presque terrifiée comme devant la résurrection d'un mort. En un clin d'œil, la mère fut habillée et de nouveau elle re-tomba à genoux devant la statue de sa libératrice.

On sortait alors de la première messe. Le cri de Lubine fut entendu de ceux qui passaient sous la fenêtre. Pauvre fille, se disait-on, c'est sa mère qui vient d'expirer.

Plusieurs personnes entrèrent, entre autres deux Sœurs.

—C'est donc fini, dirent-elles à Lubine ?

Celle-ci eut peine à leur répondre.

—Ma mère est resuscitée, fit-elle d'une voix étranglée par une émotion si forte, qu'elle ne pouvait la pousser sans défaillir.

—Elle délire, pensèrent les sœurs.

Elles passèrent avec d'autres personnes dans la chambre de Mme. Rizan. Lubine avait dit vrai. Mme. Rizan était encore agenouillée. Elle se leva et dit :

—Je suis guérie ; remercions la Ste. Vierge. Tous à genoux.

.....

La commission d'enquête instituée par l'évêque de Tarbes ne put examiner tous les miracles dont elle fut informée. Cependant, après mûr examen, elle en constata jusqu'à seize d'un caractère aussi merveilleux que celui qui vient d'être raconté.

Toutefois, Mgr. de Tarbes, avec une prudence extrême attendit encore pour se prononcer sur la grande question. Il voulut soumettre à une dernière preuve les guérisons miraculeuses qui avaient été constatées, l'épreuve du temps.

Il laissa s'écouler trois années.

Alors, une nouvelle enquête constata encore les guérisons signalées dans la première enquête, et ce fut seulement après toutes ces précautions qu'il reconnut solennellement et proclama comme vrais et authentiques les faits que nous avons passés en revue.

CHAPITRE IX.

Bernadette après les apparitions. — Sa première communion. — Pensionnaire ; Sœurs de charité.

En 1864 Mgr. l'évêque de Tarbes a pris possession des lieux consacrés par l'apparition de la Très Ste. Vierge, au nom de la Religion et en présence de 50 à 60,000 pèlerins accourus de toutes les parties de la France.

Depuis, cette terre bénie a été un rendez-vous de la piété envers Marie, sans cesse fréquenté

Le 28 février 1858 la Vierge avait dit à Bernadette : "Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une Chapelle." Les prêtres et les fidèles ont obéi à cette parole et ont élevé un temple magnifique.

Il ont laissé à la grotte son caractère agreste ; ils ont seulement orné l'intérieur d'une belle statue en marbre blanc, qui représente Marie telle qu'elle s'est montré à Bernadette.

Des lampes et des cierges, allumés par la reconnaissance et la piété, brûlant sans cesse devant l'image sacrée.

Que devint l'heureuse Bernadette après les apparitions ? Voilà ce que l'on se demande naturellement après avoir parcouru les pages qui précèdent.

Personne à Lourdes, et peut-être au monde en ce temps-là, ne fut plus visité que cette chétive et presque indigente enfant, vivant d'abord dans une pauvre habitation située sur une rue étroite de la ville, et ensuite dans un moulin caché au fond d'un ravin au-dessous de l'ancien fort de la ville, où son père alla s'établir pour demander du pain à un travail nouveau.

Bernadette fit sa première communion l'été qui suivit les événements de la Grotte de Massabielle. On la trouva docile et empressée pour la préparation de ce grand devoir. Elle fut pieuse quand le jour approcha, mais rien ne la distinguait entre celles des jeunes filles qui étaient bien disposées.

Des personnes pensant que cette solennelle réception de Notre-Seigneur renouvellerait l'extase et la transfiguration des visites de la Vierge, observèrent attentivement Bernadette au moment où elle reçut la sainte hostie et pendant son action de grâces ; mais elle ne purent remarquer dans toute sa personne, aucune faveur, aucune marque de dévotion extraordinaire, si ce n'est le recueillement et la paix qu'on voyait sur les traits de ses compagnes les plus pieuses.

La Congrégation des Enfants de Marie l'admit dans son sein quelques mois plus tard.

Bernadette demeura ensuite deux ans avec ses parents et continua de fréquenter l'école. Ses progrès y furent très-lents ; arrivés à sa quinzième année elle ne savait pas encore lire ; elle finit pourtant par lire et écrire, grâce aux leçons particulières que des personnes charitables voulurent bien lui donner après les classes.

Après ces deux années passé dans sa famille, elle fut comme adoptée par les Sœurs de Nevers qui ont, à Lourdes, le soin des malades et un pensionnat de demoiselles ; et elle fut admis parmi les pensionnaires.

Tout le monde pouvait voir Bernadette, et tout le monde voulait la connaître, l'entendre et la juger. Ses parents ne la dérobaient pas à la curiosité générale, qu'elle qu'en fût l'importunité, et l'accès de leur modeste habitation était sans cesse ouvert aux étrangers.

Elle fut moins cachée encore à l'hospice, et elle ne

devait pas l'être. L'Œuvre de Notre-Dame de Lourdes avait un caractère essentiel de publicité. Commencée en pleine lumière, au milieu des foules, elle devait s'affermir sous les regards du monde et triompher à la lumière. Pauvres, habitants, hommes du monde, militaires, grandes dames, prêtres, tous allaient demander à voir Bernadette; une religieuse l'appelait pour tous indistinctement.

La jeune fille se présentait, vêtue comme les paysannes des Pyrénées, coiffée d'un mouchoir, modeste, sans timidité, sans embarras, mais pas le moins du monde composée, toute simple, toute candide. Dans le premier silence de l'entrevue, elle regardait sans curiosité ni étonnement, et les regards des visiteurs ne semblaient pas la gêner; elle ne paraissait pas se douter qu'on pût venir pour la connaître, ni qu'elle fût un spectacle. Sa physionomie agréable, ses yeux grands et doux, une teinte de mélancolie souvent jetée sur ses traits par l'oppression de son asthme, prévenaient bientôt en sa faveur, et on n'échappait pas généralement à un premier sentiment de surprise, de bienveillance et même de respect. Si connue, si recherchée, se disait-on, et cependant elle se tient si petite, si modeste!

On a maintes fois essayé de surprendre sa vigilance sur les Secrets que la Sainte Vierge lui avait confiés, et par des artifices de paroles on a cherché à lui en arracher l'aveu. Mais tous les pièges l'ont constamment trouvée sur ses gardes, et elle y a échappé avec un rare bonheur, sans jamais rien laisser entrevoir de ce qu'elle doit toujours garder caché.

Ce qui a peut-être le plus frappé dans Bernadette, et qui ne s'explique pas sans une préservation attentive de Dieu, c'est qu'elle a gardé sa simplicité originelle, et n'a jamais perdu sa modestie des premiers jours.

Elle s'est vue recherchée par le plus grand monde; l'admiration lui a été prodiguée, mille fois ses oreilles entendirent des paroles les plus étourdissantes pour une âme ordinaire. On la vénérât à l'égal d'une sainte; il lui a été demandé de poser sa main sur des objets pieux pour les consacrer par ce contact et en faire comme des

objets bénits, elle a toujours répondu : "Je ne sais pas bénir." Le pauvre enfant n'a pas laissé voir un seul sentiment de complaisance, elle avait l'air de ne pas comprendre, oubliait tout, et si une glorification trop ouverte la forçait de parler, elle attribuait ce qui s'était passé à la bonté unique de la Très-Sainte Vierge.

Cette simplicité si difficile et si parfaite, cette modestie invincible, cet entier oubli d'elle-même, cette candeur si exposée et persévérante était pour les esprits sérieux un prodige aussi manifeste que toutes les guérisons racontées ; et un quart d'heure passé avec Bernadette a suffi à grand nombre pour tout croire.

Souvent l'impression allait plus profondément qu'à l'esprit, et atteignait même le cœur. Cette pauvre enfant a eu le don d'attendrir et de convertir. Des hommes du monde, éloignés de Dieu, venus à elle par complaisance pour leur compagnie et sans la moindre foi au surnaturel de la Grotte, ont subi cet ascendant jusqu'à la croyance entière et soudaine, et par fois jusqu'aux larmes.

Un fait dont nous garantissons tout le détail donnera la mesure de cette inexplicable influence.

Un magistrat protestant, savant jurisconsulte, alla, au sortir d'une controverse religieuse dans laquelle il ne s'était pas avoué vaincu, visiter Bernadette avec un prêtre catholique qui avait été témoin de la discussion. L'enfant était alors chez ses parents au moulin.

Tous deux l'interrogèrent. Le magistrat écoutait avec un intérêt profond ; peu à peu l'émotion le gagnait..... Il pleura.

—M. l'abbé, dit-il en sortant, on peut contester, on peut essayer d'expliquer les guérisons attribuées à l'eau de la Grotte. Pour moi la force de conviction est ici ; cette enfant m'étonne et me touche. Il y a là quelque chose.

Bernadette était pauvre. C'était une tentation pour elle et un péril pour la belle mission que lui donnait la Sainte Vierge. La pauvreté n'a servi qu'à glorifier l'enfant et sa mission. L'aumône l'a sollicitée sous toutes les formes ; pour se faire accepter, elle a pris tous les

déguisements, elle a été délicate et affectueuse. Bernadette s'est maintenue dans un désintéressement que rien n'a pu faire fléchir, pas même, l'extrême besoin. Jamais, sous aucun prétexte, elle n'a voulu accepter un don. Ses refus étaient si accentués, qu'on a soupçonné qu'une des trois choses recommandées à son secret par la Dame de la Grotte, était la défense de recevoir de l'argent.

Une dame connaissant la rigueur de sa délicatesse et en même temps la misère où vivaient ses parents, glissa furtivement un jour, dans sa poche, deux pièces d'or. Bernadette le sentit ; sa main retira vivement les deux pièces et avec un sentiment de dignité blessée, elle dit :

— Madame, je vous remercie, mais je ne garderai pas votre or.

— Mais, mon enfant, vos parents son pauvres, reprit la dame avec tendresse, je vous donne cela de tout mon cœur. Pauvre petite, vous n'avez peut-être pas toujours du pain...

— Eh ! madame, pas toujours... mais il m'en faut si peu !

La généreuse femme dut reprendre son or.

Ce n'est pas la seule fois qu'on a tenté la noblesse de son désintéressement par l'amour de sa famille. Le bonheur de donner un peu de bien-être à ceux qu'elle aimait tant, n'a pu la vaincre.

Il a été même impossible de la décider à recevoir des objets pieux, s'ils avaient de la valeur.

On avait beau affirmer qu'on les lui donnait à titre de souvenirs, qu'on serait heureux de les savoir entre ses mains ; sans laisser percer la moindre convoitise ni le plus faible regret, elle disait :

— Qu'en ferais-je ? remerciait poliment et s'obstinait dans son refus. Elle acceptait quelques médailles de cuivre. Une fois elle a gardé un chapelet de prix ; mais il y fallut la haute intervention de M. le Curé de Lourdes, pour qui elle avait une obéissance religieuse.

Telle fut Bernadette après les Apparitions, telle on la trouve vivante encore et aimée dans le cœur du peuple de Lourdes, des personnes surtout qui se mêlèrent plus intimement à sa vie. Telle la virent des milliers et des milliers de pèlerins.

En parcourant les Annales de Notre-Dame de Lourdes, voici ce que nous avons pu recueillir sur les parents de Bernadette : Sa mère, Louise Castérot, mourut en priant, le 8 décembre 1866, à l'heure même où l'on chantait, pour la première fois dans la chapelle de la Crypte, les Vêpres de l'Immaculée Conception. Le père François Soubirous, homme simple et droit, bon et plein de foi, rendit son âme à Dieu, un samedi, le 4 mars 1871 ; c'était le treizième anniversaire du dernier jour de la quinzaine des Apparitions. Il y a d'autres coïncidences semblables dans lesquelles la main de la Vierge Immaculée paraît visible.

Le frère de Bernadette, Jean Marie, est entré dans la milice dévouée des Frères de l'Instruction chrétienne. Et Bernadette, devenue Sœur Marie-Bernard, est dans la maison mère des Sœurs de Charité de Nevers, où elle vit très simplement, de la vie commune, sans avoir jamais été, depuis le miracle de Lourdes, l'objet d'aucune nouvelle grâce extraordinaire.

CHAPITRE X.

Le Canada à Lourdes.—Un canadien qui a vu et raconte un miracle arrivé à la Grotte de Massabielle.

Un jeune compatriote, M. Amédée Robitaille, de Québec, a eu la consolation de voir Lourdes, et de prier dans son sanctuaire vénéré. Voici quelques lignes d'une lettre qu'il adressait à son père, le 10 novembre 1873 :

" J'ai visité hier l'église de Lourdes. Elle est belle à contempler dans sa parure variée. Toutes les parties du monde ont contribué à la richesse de ses tentures. Mille ex voto en or et en argent décorent ses murailles.... Les bannières envoyées par les différentes villes de France et de l'étranger ajoutent encore à l'éclat de ce saint temple. Près de la chaire, à gauche, une bannière frappe soudain ma vue ; une larme mouille ma paupière ; le Canada est représenté dans cet auguste concert des nations. Il a une place marquante à Lourdes ; on ne l'a relégué dans l'ombre du sanctuaire pour céder le pas

aux *ex voto* des villes de France, d'Espagne, etc. Oui, là! au centre de l'église, aux yeux de tous! flotte la riche bannière que Notre-Dame de Montréal a envoyée à Notre-Dame de Lourdes.....

Voulons-nous entendre un autre Canadien nous parler de Lourdes avec l'imagination d'un artiste et le cœur d'un chrétien : écoutons M. Ernest Gagnon ; lui, il a eu le bonheur de voir un miracle s'opérer sous ses yeux. Sa lettre est reproduite du *Corrier du Canada*.

Lourdes (Pyrenées), 15 août 1873.

" Il faisait, ce matin un temps délicieux. L'incomparable paysage de Lourdes était embelli encore par les rayons du soleil matinal. La rivière semblait plus limpide, les montagnes plus vertes, et la belle église de la "grotte," dans son cadre de collines couvertes de grands arbres, ressemblant à un diamant enchassé dans des émeraudes. L'air frais du matin était saturé de parfums délicieux. Sur la route qui conduit à la "grotte," les pèlerins marchaient isolés ou par groupes, dans un profond recueillement. Quelques uns tenaient de longs batons à la main ; d'autres avaient de grands rosaires passés au cou ; des familles entières portaient l'insigne du Sacré-Cœur. Les femmes du peuple étaient revêtus de la *Capulette*, coiffure blanche, noire ou rouge, qui descend jusqu'à la taille et sert aussi de mantille. Dans l'église, il y avait une foule immense. Des hommes et des femmes de tous rangs, de tous âges et de tous pays assiégeaient les balustres.

Après la messe, dite par Mgr. l'évêque (en titre) de la Guadeloupe, je descend à la grotte où je trouve beaucoup de monde réuni. Je contemple un instant la statue placée à l'endroit même où eut lieu l'apparition, et je me disposais à puiser de l'eau à la fontaine lorsque, tout à coup un prêtre fend la foule, et s'adressant à un fonctionnaire, il dit avec rapidité : " Vite, un cierge, un grand cierge !.... Un nouveau miracle !.... Un énorme cierge est aussitôt allumé et placé au pied de la statue, en dedans de la balustrade vers laquelle tout le monde se porte aussitôt. Je m'approche d'un petit groupe où l'on cause à demi voix :

C'est le comte de Musy, prêtre du diocèse d'Autun, qui vient d'être guéri.

—Ce prêtre que l'on trainait dans une petite voiture ?

—Précisément. Il était malade depuis vingt ans et n'a pas dit la messe depuis onze ans.

—Je lui ait servi de sercétaire il y a trois ans, dit un jeune prêtre : il avait les yeux malades, et était perclus de tous ses membres. Tenez, le voici ! le voici !

Chacun put le voir, à genoux d'abord, puis debout, pendant que tout le peuple chantait le *Magnificat*.

Quand le *Magnificat* fut fini, M. de Musy s'approcha du grillage, et s'adressa à l'assistance à peu près en ces termes :

“ Mes frères et mes sœurs,

“ Il y a une heure, environ, j'étais encore le pauvre infirme que plusieurs d'entre vous ont connu et que l'on traînait d'un endroit à l'autre dans une voiture, comme un petit enfant. Il y a onze ans que j'ai perdu tout-à-fait l'usage de mes jambes, et mes souffrances datent de plus longtemps encore. J'ai prié la Ste. Vierge d'intercéder pour moi et d'obtenir ma guérison. J'ai prié longtemps avant d'être exaucé. Ce matin, j'ai entendu deux messes. Pendant la première je me suis senti guéri, et j'ai entendu la seconde en partie assis et en partie debout. Je me suis rendu jusqu'ici à pied, sans efforts, et je vous parle sans fatigue. Aidez-moi à remercier Dieu et sa sainte Mère. Priez la Sainte-Vierge pour que j'obtienne la grace d'être un bon prêtre et de bien diriger les âmes qui me seront confiées.”

CONCLUSION.

Dans l'hiver de 1858, la Très-Sainte Vierge Marie est apparue dans les montagnes des Pyrénées, à une petite bergère de 14 ans, elle lui a dit de sa bouche maternelle : Je suis l'Immaculée Conception ; et l'Immaculée Conception a montré qu'elle est la toute puissante Mère de Dieu, en faisant jaillir une source d'eau, dont l'onde bienfaisante se distribue aujourd'hui dans le monde entier, et opère partout des miracles de guérisons. Depuis quinze ans, le miracle de Lourdes se continue ; des milliers et des milliers de témoins nous l'attestant ;

Donc le ciel lui-même nous invite à dire avec un redoublement d'amour et de confiance :

O MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS !

REFUGE DES PÉCHEURS, PRIEZ POUR NOUS !



une
ses

pen-

du

s :

irme

inait

t en-

e da

emps

l'ob-

ucé.

re je

assis

sans

rcier

j'ob-

r les

est

ber.

suis

mon-

isant

ribue

nira-

urdes

nous

ed u-



Notre-Dame de Lourdes.

GALERIE PHOTOGRAPHIQUE

LE

J. A. FRASER, No. 104, Rue Sussex,
OTTAWA.

Photographies de toutes Sortes et de toutes
Grandeurs faites dans les derniers gouts de
l'Art.

Portraits Copiés et Agrandis, Unis ou Colorés.

Cadres de tous les Gouts toujours en mains.
Toutes commandes et ouvrages en dehors
faits avec promptitude.